

## *Faut-il tuer le mythe René Lévesque?*

Les sociétés vivent de mythes, autant que d'oxygène. Les nations créent leurs mythes pour mieux se reconnaître. Les peuples inventent des mythes aux dimensions de leurs rêves, à mesure que meurent ceux d'hier. Sans légendes, le romantisme serait vite mourant. On dit: «Bah c'est un mythe!» Mais on est bien déçu de s'en être aperçu, surtout qu'à ce moment-là, trop souvent, le mythe est vidé de son contenu, et qu'il pend au bout d'une ficelle comme un ballon à bon marché.

J'ai toujours eu, pour les mythes, une admiration inquiète: n'invente pas un mythe qui veut, car pour en réussir un il faut une telle coïncidence entre une personne, son œuvre, et les aspirations profondes d'un peuple que, depuis l'invention de la télévision, c'est aussi difficile à trouver qu'un miracle.

En tout pays, le mythe correspond à une telle nécessité psychique cependant, qu'il est intéressant de voir comme il décrit bien un peuple, ou ses désirs: ainsi la famille Kennedy, quatuor de force et de joie, rassurait l'Amérique et l'Occident. Le bonheur incarné, l'intelligence (le Président ne lisait-il pas plus vite que les autres), la beauté de sa compagne religieusement à lui, l'argent surtout, cette puissance irremplaçable, tout, jusqu'à ces gouttes de sang français qui circulaient dans les veines de Jackie, contribuait à transformer une réalité de tous les jours en une représentativité qui n'avait plus rien à voir avec l'original, mais tout à voir avec l'image d'Epinal.

On ne sait comment le mythe Kennedy se serait comporté, avec le temps, sous le regard perçant, attendri et sympathique des journalistes du monde entier, mais l'assassinat de Kennedy a fait d'un mythe naissant une image définitive, à la grecque. La tragédie — absurde — reprenait ses droits. Trop de bonheur, trop de

coexistence. Le cavalier blanc ne pouvait impunément tendre une main aux Noirs et l'autre aux communistes. Kennedy mort entra dans le monde de l'imaginaire, accompagné beaucoup plus que par de la compassion, car tendrement des milliers de gens se jurèrent de le venger en élisant un autre Kennedy, un jour. La loi du clan est en effet aussi ancienne que celle du mythe.

Ailleurs, sont déjà au niveau des mythes, les Castro, de Gaulle ou Nasser, chacun incarnant une forme humaine d'idéal, chacun devenant l'objet d'une religion inventée sur mesure par une société qui ne veut pas mourir, à sa façon.

Nous ne voulions pas mourir: nous avons donc mythifié Papineau, dont tout le monde voulait la tête. Curieux mythe d'ailleurs, pour un peuple que le clergé désirait soumis, pacifique et catholique: Papineau était en Amérique le romantique belliqueux anticlérical, rêvant d'une république indépendante et laïque (le mot eût-il existé). Papineau parlait bien, pensait juste. Le peuple se l'appropriait, et c'est là ce qui caractérise le plus un mouvement mythique: le sujet n'a plus qu'à obéir. On se mit à vouloir avoir *la tête à Papineau*.

Mais Papineau, c'est loin: on fêtera le 130<sup>e</sup> anniversaire de la rébellion en 1967. Entre-temps, livrée pieds et poings liés aux serviteurs du vainqueur, la nation s'inventa elle-même d'autres mythes, puisque ceux-ci ne s'imposent pas (Vichy comme l'abbé Groulx en ont fait la preuve) même s'ils se nomment des Ormeaux et passent par la sacristie avant d'aller crever. D'ailleurs, qu'on en pense ce qu'on voudra, il faut qu'un mythe meure sans avoir été vraiment vaincu. Autrement, il n'a aucune valeur. Aussi à défaut d'intellectuel ou d'homme complet, les Canadiens français choisirent plutôt de mythifier les jambes; comme si la nation entière avait eu à participer à ce jeu français, *La tête et les jambes*, sorte de *Poule aux œufs d'or* de la télé française.

Des jambes, mythifions des jambes, au moins *elles* ne nous trahiront pas, puisque leur force est nôtre et qu'elles ne peuvent penser. On vit donc naître une pléthore d'hommes forts (Monferrand) du style je vous déchire des bottins téléphoniques comme ça, zip, je vous tire un autobus avec les dents, et puis des géants (Beaupré) dont la légende voulait qu'au service des postes, il valait deux facteurs ordinaires: on m'a raconté qu'il pouvait mettre les lettres dans les boîtes des portes des deuxième et troisième étages (toujours sur le même palier) sans passer par l'escalier, en tendant

le bras tout simplement. Quel avantage! Et quel mythe sérieux: fort, fiable comme la poste, avec la sécurité du fonctionnarisme en plus. Puis ce fut, tout près de nous, encore une fois les jambes, celles de Maurice Richard qui ne nous trahirent pas non plus: Richard commença sa carrière au moment où l'équipe montréalaise portait vraiment, par un transfert émotif, l'épée et le glaive à Toronto et nous *représentait*, nous, les porteurs d'eau (cette expression est en voie de disparition, au fait), comme une petite armée rouge sous la bannière tricolore française, avec au cœur le H de Hockey, habitant, habitons, suivant la montée foudroyante de Rocket, notre mythe à tous, ainsi soit-il.

Mais vint le temps que ça change, au moment même où nous passions du stade rural au palier urbain, et, portée par le boom économique nord-américain, notre bourgeoisie naissante avait besoin de quelque chose de plus que Richard, d'un mythe à sa taille, qui ne soit plus exclusivement des jambes, qui fasse, au fait, le pont entre l'époque de Papineau et celle-ci.

C'était l'âge d'or de la télévision: le canal 10 n'avait pas encore été inventé. Un seul poste, un seul peuple, une seule image, un seul son: c'est ainsi que naissent les grands moments. Or la télévision qui fit un mythe en défît un autre: Richard, dans les interviews, entre chaque période de jeu, faisait triste figure: on s'apercevait que s'il pouvait porter la destruction dans le camp ennemi, que s'il avait soulevé la passion et provoqué une émeute, il n'en restait pas moins incapable d'expliquer pourquoi il fallait faire ceci ou cela. Et puis il vieillissait.

Sortez-moi ce mythe que je ne saurais voir: on reléguait Richard dans les seules pages sportives et l'on se mit à la recherche de celui qui, comme Jean-Baptiste, avait été choisi.

Ni lui, ni nous, ni moi ne le savions alors, qui regardions, chauffeur de taxi, cultivateur, dentiste ou écrivain, une émission qui passait trop vite le mardi soir: *Point de mire*. Avec une bonhomie et une honnêteté à toute épreuve, une sorte de professeur à la voix éraillée nous expliquait le monde et ses périls, mais aussi désamorçait les pires terreurs, rappelant à chaque fois que des hommes exploitaient d'autres hommes et que personne n'est un dieu. Le mythe du bon professeur au cœur pur est tenace: il suffit de voir *Mr. Novak* à la télé américaine depuis deux ans. Notre premier professeur laïque, à l'écran, séduisait sans qu'il y paraisse, et parce que c'était son métier, hommes, femmes et adolescents. Il

se prenait pour un journaliste faisant du digest, il était devenu le premier citoyen à reprendre contact avec les siens par l'intelligence.

René Lévesque fut mythifié avant qu'il ne le sache.

Choisi candidat libéral, victime de la propagande religieuse qui en faisait un communiste, il se découvrait le héros d'avant une légende. Et je vis des confrères, au reste fort peu fétichistes, quand même épingler au mur sa photo, découpée dans *le Devoir*, un matin. Pour se conformer à la légende, d'ailleurs, Lévesque, comme Robin Hood, parcourait son comté accompagné d'un ancien lutteur, Johnny Rougeau. On buvait du lait! La tête et les jambes enfin réunies, le Canadien français relevait les yeux.

Lévesque avait tout pour réussir: il réussit; les gens se défendaient d'y croire tant ils étaient heureux, et jusque dans les tavernes de Montréal on parlait de lui avec *admiration*. Mise en scène cette voix perdue et retrouvée, ou miracle d'une religion humaine? Mise en scène le fait d'être né dans la Gaspésie, de ne pas avoir terminé son droit, d'être de petite taille, frondeur, indépendant? Ou plutôt, tout simplement, René Lévesque ne devenait-il pas, sans que personne l'ait voulu, l'image nouvelle du pays, le dernier mythe moderne? Or, je l'ai dit: on n'est pas un mythe impunément. Choisi par l'histoire, on ne peut se soustraire à l'aventure. Il ne peut même être question de renoncer à l'historicité sans trahir. Et quand on trahit on devrait plutôt se pendre, comme disait Jésus, une meule au cou et se jeter dans le canal Lachine à Saint-Henri. Ainsi Chaput: lui aussi mythifié, qui chercha, forçant la note, à devenir le Gandhi du Québec, et qui trahit honteusement, sans mourir ni réussir. Les Canadiens français ne sont pas près d'oublier Chaput, qui était trop gras peut-être pour faire un martyr; ayant trahi, Chaput ne peut plus compter sur qui que ce soit: il devient comme la honte bourgeoise dont on ne sait que faire, comme les camps de concentration russes qui entachent la générosité du communisme, comme le clergé espagnol qui avilit le christianisme...

C'est un jeu dangereux que celui de la politique: on y laisse sa peau. Castro y donne toute l'énergie de ses trente ans. Kennedy s'écrase dans une voiture ouverte. Et Lévesque? De bon professeur il est devenu ministre honnête et turbulent, mais Jean Lesage (Victor Hugo grand-père, image de sécurité) très vite lui a demandé de cesser de jouer les bons révolutionnaires. Lévesque, évidemment, n'est pas Cartouche, et on le voit mal enfourcher un cheval pour

diriger une guerre sainte...

*Porté par la vague...*

Lévesque n'a pas, non plus, la caisse électorale du puissant parti libéral dans son salon: il n'a pour lui que le rêve entier d'un peuple qui l'a mythifié déjà. Que peut-il faire? Lutter, patiemment, arracher ceci et cela, pendant que les avocats libéraux pensent d'abord à eux comme le font en pays sous-développé les ministres de la semaine? Va-t-il entraîner derrière lui toute la jeunesse dans un effort de lucidité et de civisme? Mais il ne peut être partout. Va-t-il se contenter d'être la bonne conscience d'un réformisme délicat?

Car c'est bien de cela qu'il s'agit: s'imposer. Ce qui distingue Lévesque de Castro, de Nasser, ou de Charles de Gaulle, ou même de Kennedy, c'est que ceux-ci se sont imposés par la force des armes (Castro, Nasser) ou de circonstances qui permettent un coup d'Etat à blanc (de Gaulle) ou par une machine multimillionnaire, bien rodée (Kennedy). Lévesque, jusqu'à aujourd'hui, s'est contenté de se «laisser porter» par la vague. Il lui reste, en fait, à créer, de toutes pièces, une situation qui lui permette ce qu'on pourrait appeler *un coup d'Etat*.

Autrement, je le crains, mieux vaut tuer René Lévesque dans l'œuf. Lui-même peut le faire d'ailleurs, choisissant de se retirer, vite, et de faire comme à la télé: un *fade out*. Etre un mythe impose de telles exigences, exige une telle coïncidence entre l'homme, l'œuvre et le peuple, qu'on n'a plus le droit de tricher, de décevoir.

René Lévesque, dernier mythe en lice, le plus moderne, fait le lien avec la tradition: de Papineau à lui, la nation est la même, ses aspirations aussi complètes, sa confiance égale: de Papineau on a fait un dicton. De Lévesque que fera-t-on? Un enterrement magistral ou une révolution?...

Boum Boum Geoffrion le disait très bien: «Tu es là sur la glace du Forum, ils sont venus 15 000 pour te voir, alors tu ne peux pas leur dire: écoutez, ce soir ça ne tente pas, retournez donc chez vous...»

(*Le Maclean*, novembre 1964, repris dans *le Réformiste*, pp. 69-73.)

coexistence. Le cavalier blanc ne pouvait impunément tendre une main aux Noirs et l'autre aux communistes. Kennedy mort entra dans le monde de l'imaginaire, accompagné beaucoup plus que par de la compassion, car tendrement des milliers de gens se jurèrent de le venger en élisant un autre Kennedy, un jour. La loi du clan est en effet aussi ancienne que celle du mythe.

Ailleurs, sont déjà au niveau des mythes, les Castro, de Gaulle ou Nasser, chacun incarnant une forme humaine d'idéal, chacun devenant l'objet d'une religion inventée sur mesure par une société qui ne veut pas mourir, à sa façon.

Nous ne voulions pas mourir: nous avons donc mythifié Papineau, dont tout le monde voulait la tête. Curieux mythe d'ailleurs, pour un peuple que le clergé désirait soumis, pacifique et catholique: Papineau était en Amérique le romantique belliqueux anticlérical, rêvant d'une république indépendante et laïque (le mot eût-il existé). Papineau parlait bien, pensait juste. Le peuple se l'appropriä, et c'est là ce qui caractérise le plus un mouvement mythique: le sujet n'a plus qu'à obéir. On se mit à vouloir avoir *la tête à Papineau*.

Mais Papineau, c'est loin: on fêtera le 130<sup>e</sup> anniversaire de la rébellion en 1967. Entre-temps, livrée pieds et poings liés aux serviteurs du vainqueur, la nation s'inventa elle-même d'autres mythes, puisque ceux-ci ne s'imposent pas (Vichy comme l'abbé Groulx en ont fait la preuve) même s'ils se nomment des Ormeaux et passent par la sacristie avant d'aller crever. D'ailleurs, qu'on en pense ce qu'on voudra, il faut qu'un mythe meure sans avoir été vraiment vaincu. Autrement, il n'a aucune valeur. Aussi à défaut d'intellectuel ou d'homme complet, les Canadiens français choisirent plutôt de mythifier les jambes; comme si la nation entière avait eu à participer à ce jeu français, *La tête et les jambes*, sorte de *Poule aux œufs d'or* de la télé française.

Des jambes, mythifions des jambes, au moins *elles* ne nous trahirent pas, puisque leur force est nôtre et qu'elles ne peuvent penser. On vit donc naître une pléthore d'hommes forts (Monferrand) du style je vous déchire des bottins téléphoniques comme ça, zip, je vous tire un autobus avec les dents, et puis des géants (Beaupré) dont la légende voulait qu'au service des postes, il valait deux facteurs ordinaires: on m'a raconté qu'il pouvait mettre les lettres dans les boîtes des portes des deuxième et troisième étages (toujours sur le même palier) sans passer par l'escalier, en tendant

le bras tout simplement. Quel avantage! Et quel mythe sérieux: fort, fiable comme la poste, avec la sécurité du fonctionnarisme en plus. Puis ce fut, tout près de nous, encore une fois les jambes, celles de Maurice Richard qui ne nous trahirent pas non plus: Richard commença sa carrière au moment où l'équipe montréalaise portait vraiment, par un transfert émotif, l'épée et le glaive à Toronto et nous *représentait*, nous, les porteurs d'eau (cette expression est en voie de disparition, au fait), comme une petite armée rouge sous la bannière tricolore française, avec au cœur le H de Hockey, habitant, habitons, suivant la montée foudroyante de Rocket, notre mythe à tous, ainsi soit-il.

Mais vint le temps que ça change, au moment même où nous passions du stade rural au palier urbain, et, portée par le boom économique nord-américain, notre bourgeoisie naissante avait besoin de quelque chose de plus que Richard, d'un mythe à sa taille, qui ne soit plus exclusivement des jambes, qui fasse, au fait, le pont entre l'époque de Papineau et celle-ci.

C'était l'âge d'or de la télévision: le canal 10 n'avait pas encore été inventé. Un seul poste, un seul peuple, une seule image, un seul son: c'est ainsi que naissent les grands moments. Or la télévision qui fit un mythe en défit un autre: Richard, dans les interviews, entre chaque période de jeu, faisait triste figure: on s'apercevait que s'il pouvait porter la destruction dans le camp ennemi, que s'il avait soulevé la passion et provoqué une émeute, il n'en restait pas moins incapable d'expliquer pourquoi il fallait faire ceci ou cela. Et puis il vieillissait.

Sortez-moi ce mythe que je ne saurais voir: on reléguä Richard dans les seules pages sportives et l'on se mit à la recherche de celui qui, comme Jean-Baptiste, avait été choisi.

Ni lui, ni nous, ni moi ne le savions alors, qui regardions, chauffeur de taxi, cultivateur, dentiste ou écrivain, une émission qui passait trop vite le mardi soir: *Point de mire*. Avec une bonhomie et une honnêteté à toute épreuve, une sorte de professeur à la voix éraillée nous expliquait le monde et ses périls, mais aussi désamorçait les pires terreurs, rappelant à chaque fois que des hommes exploitaient d'autres hommes et que personne n'est un dieu. Le mythe du bon professeur au cœur pur est tenace: il suffit de voir *Mr. Novak* à la télé américaine depuis deux ans. Notre premier professeur laïque, à l'écran, séduisait sans qu'il y paraisse, et parce que c'était son métier, hommes, femmes et adolescents. Il

se prenait pour un journaliste faisant du digest, il était devenu le premier citoyen à reprendre contact avec les siens par l'intelligence.

René Lévesque fut mythifié avant qu'il ne le sache.

Choisi candidat libéral, victime de la propagande religieuse qui en faisait un communiste, il se découvrait le héros d'avant une légende. Et je vis des confrères, au reste fort peu fétichistes, quand même épingleur au mur sa photo, découpée dans *le Devoir*, un matin. Pour se conformer à la légende, d'ailleurs, Lévesque, comme Robin Hood, parcourait son comté accompagné d'un ancien lutteur, Johnny Rougeau. On buvait du lait! La tête et les jambes enfin réunies, le Canadien français relevait les yeux.

Lévesque avait tout pour réussir: il réussit; les gens se défendaient d'y croire tant ils étaient heureux, et jusque dans les tavernes de Montréal on parlait de lui avec *admiration*. Mise en scène cette voix perdue et retrouvée, ou miracle d'une religion humaine? Mise en scène le fait d'être né dans la Gaspésie, de ne pas avoir terminé son droit, d'être de petite taille, frondeur, indépendant? Ou plutôt, tout simplement, René Lévesque ne devenait-il pas, sans que personne l'ait voulu, l'image nouvelle du pays, le dernier mythe moderne? Or, je l'ai dit: on n'est pas un mythe impunément. Choisi par l'histoire, on ne peut se soustraire à l'aventure. Il ne peut même être question de renoncer à l'historicité sans trahir. Et quand on trahit on devrait plutôt se pendre, comme disait Jésus, une meule au cou et se jeter dans le canal Lachine à Saint-Henri. Ainsi Chaput: lui aussi mythifié, qui chercha, forçant la note, à devenir le Gandhi du Québec, et qui trahit honteusement, sans mourir ni réussir. Les Canadiens français ne sont pas près d'oublier Chaput, qui était trop gras peut-être pour faire un martyr; ayant trahi, Chaput ne peut plus compter sur qui que ce soit: il devient comme la honte bourgeoise dont on ne sait que faire, comme les camps de concentration russes qui entachent la générosité du communisme, comme le clergé espagnol qui avilit le christianisme...

C'est un jeu dangereux que celui de la politique: on y laisse sa peau. Castro y donne toute l'énergie de ses trente ans. Kennedy s'écrase dans une voiture ouverte. Et Lévesque? De bon professeur il est devenu ministre honnête et turbulent, mais Jean Lesage (Victor Hugo grand-père, image de sécurité) très vite lui a demandé de cesser de jouer les bons révolutionnaires. Lévesque, évidemment, n'est pas Cartouche, et on le voit mal enfourcher un cheval pour

diriger une guerre sainte...

*Porté par la vague...*

Lévesque n'a pas, non plus, la caisse électorale du puissant parti libéral dans son salon: il n'a pour lui que le rêve entier d'un peuple qui l'a mythifié déjà. Que peut-il faire? Lutter, patiemment, arracher ceci et cela, pendant que les avocats libéraux pensent d'abord à eux comme le font en pays sous-développé les ministres de la semaine? Va-t-il entraîner derrière lui toute la jeunesse dans un effort de lucidité et de civisme? Mais il ne peut être partout. Va-t-il se contenter d'être la bonne conscience d'un réformisme délicat?

Car c'est bien de cela qu'il s'agit: s'imposer. Ce qui distingue Lévesque de Castro, de Nasser, ou de Charles de Gaulle, ou même de Kennedy, c'est que ceux-ci se sont imposés par la force des armes (Castro, Nasser) ou de circonstances qui permirent un coup d'Etat à blanc (de Gaulle) ou par une machine multimillionnaire, bien rodée (Kennedy). Lévesque, jusqu'à aujourd'hui, s'est contenté de se «laisser porter» par la vague. Il lui reste, en fait, à créer, de toutes pièces, une situation qui lui permette ce qu'on pourrait appeler un *coup d'Etat*.

Autrement, je le crains, mieux vaut tuer René Lévesque dans l'œuf. Lui-même peut le faire d'ailleurs, choisissant de se retirer, vite, et de faire comme à la télé: un *fade out*. Etre un mythe impose de telles exigences, exige une telle coïncidence entre l'homme, l'œuvre et le peuple, qu'on n'a plus le droit de tricher, de décevoir.

René Lévesque, dernier mythe en lice, le plus moderne, fait le lien avec la tradition: de Papineau à lui, la nation est la même, ses aspirations aussi complètes, sa confiance égale: de Papineau on a fait un dicton. De Lévesque que fera-t-on? Un enterrement magistral ou une révolution?...

Boum Boum Geoffrion le disait très bien: «Tu es là sur la glace du Forum, ils sont venus 15 000 pour te voir, alors tu ne peux pas leur dire: écoutez, ce soir ça ne me tente pas, retournez donc chez vous...»

(*Le Maclean*, novembre 1964, repris dans *le Réformiste*, pp. 69-73.)